



**Je dois me pénétrer de l'idée que
« le bouddhisme compte sur moi »**

我要養成『佛教靠我』的理念

Mieux connaître le Bouddhisme (15)

(法文版)

Par le Vénérable Maître Hsing Yun
Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny

© 2019 Fo Guang Shan
International Translation Center

Tous droits réservés

Par le Vénérable Maître Hsing Yun

Traduction
Le-Binh Tran
Claude Merny

Graphisme de la couverture
Gigi Wang

Mise en page
Yin Chiu

Table of Contents

Une vie de trois-cents ans : une journée en vaut cinq	6
Ne regardez pas mes mots regardez plutôt mon cœur	7
Une goutte d'encre est aussi de l'argent et de la vie	8
Comme article de foi, j'ai proposé : « apporter aux autres la joie et l'aisance »	11
Cent yuan pour promouvoir l'éducation, un million d'hommes pour créer l'université	14
Deux mille jeunes gens chantent ensemble : « Le bouddhisme compte sur nous » !	15
Avec une bonne compréhension du bouddhisme, pas d'égarement possible	17

**Je dois me pénétrer de l'idée que
« le bouddhisme compte sur moi »**

*Si le bouddhisme me demande d'aller en
enfer, j'y consentirai de mon plein gré.*

Je me pose souvent la question de savoir si c'est moi qui dépends du bouddhisme ou si c'est le bouddhisme qui compte sur moi...

Je ne distingue pas les cinq notes de la gamme pentatonique et même pour chanter les hymnes et réciter les sūtras, je ne le fais pas aussi bien que les autres ; je ne possède pas non plus d'autres talents particuliers, ni de pouvoirs surnaturels. A vrai dire, je ne suis qu'un bonze très ordinaire et c'est pourquoi je ne peux que me remettre entre les mains de Bouddha pour finir mes jours. A mon arrivée à Taïwan, alors que le Parti communiste avait déjà formé la Nouvelle Chine, le vénérable Chenkong m'a envoyé une lettre depuis le Mont Putuo, en Chine continentale. Il me disait « Nous, monastiques d'aujourd'hui, devons cultiver l'idée que « le bouddhisme compte sur nous » et non pas que « nous pouvons compter sur le bouddhisme ». » Cette phrase m'a ébloui : C'était vrai et c'est toujours vrai : je devais et je dois, faire en sorte que « le bouddhisme puisse compter sur moi » !

D'après les calculs de mes disciples, durant mes presque quatre-vingt-dix années de vie, j'ai écrit plus de vingt millions de mots et publié plus de trois-cents livres, dont certains ont été traduits en plus de vingt langues étrangères. Les gens disent que mes livres empilés égalent ma taille, mais en

fait, je pense qu'ils doivent la dépasser. Je perçois des rémunérations et des droits d'auteur et, à mon âge, j'ai entendu dire que je suis même sur la liste des écrivains qui ont perçu le plus de droits d'auteur. A Singapour, en Chine continentale et en Malaisie, mes livres ont même été classés sur la liste des dix meilleurs ouvrages.

Quand je regarde ma vie, je la trouve vraiment extraordinaire. Je me rappelle : à mon arrivée à Taïwan, j'ai écrit un article intitulé « Quand le camélia s'ouvrira de nouveau » qui m'a fait obtenir un prix de cent-cinquante yuan ; avec cet argent, je suis allé acheter un dictionnaire : « L'océan des locutions », édité par la Librairie Zhonghua. Sur la page de garde, j'ai écrit : « Ce maître silencieux m'aidera à décoller et à grandir... Que ma vie puisse être comme ce dictionnaire : aussi profonde et aussi vaste que l'océan ! » Ce tout petit vœu, émis il y a soixante ans, n'est-il pas en train de se réaliser complètement ?

C'est moi qui ai fondé Fo Guang Shan, mais je n'en ai jamais reçu un centime de salaire et, même quand je prenais le bus ou faisais le plein de carburant, je payais avec mon argent personnel. Toutes mes rentrées d'argent, j'en faisais don à la communauté, y compris même, l'argent des enveloppes rouges que les adeptes m'offraient lors des prises

de refuge et que, dès le début, j'ai donné pour les travaux de Fo Guang Shan. A l'époque, je n'avais pas conscience de vouloir devenir un « humble bonze », mais en y réfléchissant maintenant, je crois que cela faisait sans doute partie de mon caractère.

Les disciples monastiques de Fo Guang Shan ne sont pas, non plus, autorisés à accepter les enveloppes rouges, car nous sommes nombreux et les adeptes ne pourraient pas offrir à tous. C'est pourquoi, seul le Premier-abbé est autorisé à les accepter pour les distribuer équitablement à tous, en signe d'encouragement. C'est aussi pourquoi, tous les humbles bonzes de Fo Guang Shan, (y compris moi-même), n'acceptons pas les enveloppes rouges venues de l'extérieur. Même à l'occasion de la Nouvelle année, quand les adeptes voudraient tellement les donner à leurs maîtres, ils les remettent toutes à la communauté qui les rassemble avant de les redistribuer, conformément à la règle : « l'harmonie en avantages permet le partage égal ». Sinon, cet argent est conservé pour régler les frais de vêtements, d'études, de médicaments éventuels, pour alléger les charges de la communauté.

Ces dernières années, j'ai réalisé « la calligraphie d'un seul tenant » qui me permet d'apporter à Fo Guang Shan une quantité non négligeable d'argent frais. Les disciples responsables de cette opération

me disent qu'en Chine continentale, ce n'est pas une de mes calligraphies que les gens achètent mais que, dans nombre de villes et de galeries d'art, les calligraphies de chaque exposition sont toutes réservées par une seule personne (à Binzhou, Jinan, Beijing, Hainan etc.) De plus, ces personnes ont pris l'initiative de construire des galeries d'art, ouvertes au public gratuitement.

Avec toutes ces entrées d'argent, j'ai créé un « Cultural and Education Public Trust Fund » en Chine. Et avant, j'avais aussi créé une fondation du même genre à Taïwan.

Une vie de trois-cents ans : une journée en vaut cinq

C'était en 2008 : je pensais au concept de « la vie de trois-cents ans » que j'avais souhaité remplir, c'est-à-dire, qu'à partir de l'âge de vingt ans, je devais effectuer tous les jours la tâche de cinq personnes, sans congés, sans vacances et sans week-end. J'avais à l'époque quatre-vingts ans, j'avais donc travaillé durant soixante ans et cinq fois soixante, ne font-ils pas trois-cents ans au total ? Je pensais que je devais être très satisfait de ma vie. Puis j'ai réfléchi en me disant : « j'ai quatre-vingts ans : « la vieillesse, les maladies, la mort et la renaissance »... tous ces problèmes peuvent surgir en tout moment. Si je devais quitter la vie, les gens se poseraient-ils la question de savoir combien d'argent je laissais. C'est pourquoi j'ai posé la question moi-même à mes disciples et ils m'ont répondu : vingt à trente millions de NT. J'ai sursauté : Comment pouvais-je avoir gagné autant ? Immédiatement, j'ai demandé au père du vénérable Juepei, le comptable Wang Dewang, de m'aider de placer tout cet argent à la Banque de Taïwan, pour créer une fondation d'intérêt public (Public Trust Fund) dans le but d'encourager les œuvres culturelles et éducatives de la société. Actuellement, c'est ma disciple Jueyuan qui

est chargée de la direction de cette fondation et Wu Shuhua Shigu est son adjointe ; ensemble, elles font de leur mieux pour la société.

Ne regardez pas mes mots, regardez plutôt mon cœur

Parlons de « la calligraphie d'un seul tenant ». Je ne me suis jamais entraîné à la calligraphie et je ne sais pas vraiment la pratiquer. Il y a une dizaine d'années, le diabète que j'avais contracté il y a plus de quarante ans a entraîné des lésions de ma rétine et, progressivement, ma vue a baissé et de plus, mes mains se sont mises à trembler. Avec un vieux corps souffrant, je ne pouvais plus lire, ni regarder les journaux, ni même les émissions télévisées. Je me demandais que faire et soudain, je pensai: je peux faire de la calligraphie !

Comme je ne vois pas, je dois, dès que le pinceau est mouillé d'encre, terminer la calligraphie d'un seul trait. Si j'arrêtais à mi chemin, je ne saurais plus par où je devrais commencer le deuxième trait. C'est pourquoi, je l'ai nommée « Calligraphie d'un seul tenant ». Au début, les caractères écrits étaient de travers et irréguliers mais, grâce à la bénédiction de Bouddha et aux mérites des aïeux, moi qui n'ai jamais appris la calligraphie, je suis quand même

arrivé à écrire avec facilité. Les disciples qui me regardaient me disaient tous : « Maître ! Vous faites des progrès ! » et je me sentais de plus en plus confiant. Je me moquais en disant que j'étais un vieux de quatre-vingts ans et que j'apprenais encore à écrire comme un enfant du primaire. C'est pourquoi, je dis souvent aux gens : « Ne regardez pas mes mots, regardez plutôt mon cœur ! »

En écrivant, j'ai quand même réalisé quelque exploit : J'ai donné toutes les calligraphies que j'ai écrites à la Fondation, et une, en guise de remerciement, à celui qui soutient le Fondation. En plaisantant, je me compare à une vieille poule : dès qu'elle a pondu un œuf, on le lui prend, alors, elle caquette : « Où est mon œuf ? Où est mon œuf ? » Il paraît que « les calligraphies d'un seul tenant » ont rapporté quelques centaines de millions NT, mais je n'ai pas encore vu cet argent ; d'ailleurs, je n'y ai jamais pensé en termes de possession : je voulais simplement apporter la joie au monde et en faire bénéficier tous les hommes.

Une goutte d'encre est aussi de l'argent et de la vie

Maintenant, grâce aux réponses favorables qui affluent de tous côtés, j'écris de plus en plus. Partout,

on me demande de faire une exposition de la calligraphie d'un seul tenant. Pour ne pas décevoir ces nombreuses personnes de bonne volonté, je dois parfois écrire cent à deux cents pièces par jour. A cause de mon âge avancé, les disciples me disent de m'arrêter et je leur réponds que c'est sans importance et que je m'ennuierais si je n'écrivais plus. Il est dit : « Le ver à soie ne meurt que quand il a terminé son cocon ; la bougie ne s'éteint que quand la cire est complètement consumée » : la vie ne doit-elle pas être développée à son maximum ? Quand j'écris, je demande aussi aux disciples de ne pas gaspiller l'encre, je dois employer toute l'encre versée, car chaque goutte d'encre représente aussi de l'argent et de la vie !

Actuellement, ces fonds servent à organiser de nombreuses activités d'intérêt public et social, pour encourager la culture et l'éducation. Ainsi, depuis six ans, le fondateur du Commonwealth Publishing Group – le Professeur Gao Xijun – m'aide à gérer le « Prix de journalisme et de la communication du Vrai, du Bon et du Beau » et, à ce titre, nous décernons plus de cinquante millions NT de prix, chaque année. Le directeur du « College of Liberal Arts at National Central University » – le Professeur Li Ruiteng – est en charge du « Prix de littérature chinoise du monde entier », et le Recteur de l'Université Fo Guang –

M. Yang Chaoxiang – organise le « Prix du campus des Trois bontés », ce qui demande quelques dizaines de millions NT par an. A l'heure actuelle, pour que la campagne « Les Trois bontés » puisse être développée plus rapidement, la directrice du « Merit Times » – Mme Jin Shuqing – se charge, avec la coopération des écoles, d'introduire ce journal propre et soigné, dans les campus scolaires. Durant ces dernières six ou sept ans, les cérémonies de distribution des prix organisées au « Civil Service Development Institute de Taipei », ont toujours été bondées de participants, venus féliciter les lauréats. N'est-ce pas là, le plaisant spectacle d'une société joyeuse et paisible ?

En outre, il existe d'autres bourses et aides culturelles et éducatives, dont les dépenses annuelles sont de l'ordre de plusieurs dizaines de millions NT. A votre avis, à qui dois-je rendre compte des dépenses ? Et à qui dois-je m'adresser pour m'en attribuer le mérite ?

Les fonds de la « Cultural and Education Public Trust Fund » de Taïwan s'accroissent rapidement grâce aux recettes des calligraphies d'un seul tenant ; des dizaines d'adeptes se joignent à moi et les disciples effectuent des alms-processions pour me soutenir ; il paraît qu'il y a déjà plus d'un milliard de NT à l'heure actuelle. Cet argent, je ne

peux l'utiliser moi-même : toute dépense doit être jugée d'intérêt public et c'est après résolution prise par le comité, que la banque donne l'argent aux intéressés. En fin de compte, qui sont mes patrons ? Qui sont mes supérieurs ? Les adeptes eux-mêmes, déposent leurs dons sur le compte de la Fondation et la banque leur délivre les reçus correspondants : rien ne passe entre mes mains et je ne me tiens pas au courant non plus. Comment puis-je donc intervenir ? A qui dois-je poser les questions ?

Comme article de foi, j'ai proposé :
« apporter aux autres la joie et l'aisance »

Notre société ne cesse de se préoccuper de l'aspect financier des religions. Là dedans, qui est honnête ? Qui est méprisable ? Est-ce l'esprit bouddhique ? Est-ce l'esprit démoniaque ? Tu ne le sais pas... il ne le sait pas et le gouvernement ne le sait pas non plus... Mais, moi je peux vous le dire : « Les bouddhas et les bodhisattvas le savent ! La causalité le sait ! ». Il est dit : « Pour connaître les causes des vies antérieures, regardez ce que vous endurez dans cette vie ; pour savoir les effets dans les vies futures, regardez ce que vous faites dans cette vie », les anciens sages éminents ne nous l'ont-ils pas, déjà dit ?

Non seulement, je dois soutenir les œuvres culturelles et éducatives, mais je dois encore aider les vieux et les tout jeunes et en prendre soin. J'ai l'impression que les travaux de construction des pagodes pour loger les monastiques, ont besoin de moi..., que la propagation du dharma en faveur des êtres a besoin de moi. C'est pourquoi, à Fo Guang Shan, j'ai proposé des articles de foi pour les hommes Fo Guang : « Apporter aux autres la confiance, la joie, l'espérance et l'aisance ». « Apporter aux autres », certes ! Mais si nous ne le faisons pas nous-mêmes, sur qui pourrions-nous compter ?

Au Mémorial de Bouddha, dans les couloirs, sur les murs sont inscrits les noms des « Milliers de pagodes et millions de bienfaiteurs ». A l'Université Fo Guang, se trouve une stèle de quelques kilomètres de long portant les noms des donateurs de la campagne « Millions de fondateurs d'école ». Dans le journal Merit Times, tous les mois, on trouve une page complète avec les noms des donateurs. Si je ne remercie pas tous ces bienfaiteurs, sur qui puis-je compter pour le faire ? Toutes ces années, nous avons été très reconnaissants de la confiance de nos bienfaiteurs et, notre témoignage, nos bienfaiteurs le ressentent aussi. Mais notre société, qu'a-t-elle vu ? Nous voulons montrer les mérites de ces gens et aussi les graver dans notre cœur. Je

le dis maintenant, « Mesdames et Messieurs des médias, même si vous ne les avez pas vus, vous en avez sans doute entendu parler ?! ».

Ma particularité, c'est que, pour toutes les affaires et activités bouddhistes, (universités, écoles secondaires, bibliothèques mobiles, cliniques, journaux, magazines ou centres de culte), je ne ressens pas la fatigue et que jamais je n'ai pensé à demander l'aumône aux adeptes. J'ai seulement contribué avec tout ce que j'avais, pour donner l'exemple et quand je pense que « le bouddhisme compte sur moi », je me dis que si je ne prends pas moi-même l'initiative, comment pourrais-je le demander aux autres ?

Ainsi, dans toutes ces universités, parmi les administrateurs du passé, figuraient le Dr Zhao Ning, et aussi Zhao Liyun, Hong Dongguei, Zheng Shiyan, Chen Shunzhang... mais j'avais établi un principe qui interdisait d'imposer aux administrateurs, une quelconque responsabilité financière. Car une université n'est pas une société par actions (Société Anonyme), elle ne fait pas d'investissement et l'on ne peut demander aux administrateurs de mener leurs tâches administratives et, de plus, de manipuler de l'argent, comme pour mener une affaire à but lucratif.

Cent yuan pour promouvoir l'éducation, un million d'hommes pour créer l'université

C'est pourquoi, j'ai toujours donné tout ce que j'avais pour faire vivre les universités et j'ai tout fait, pour que Fo Guang Shan n'ait pas d'argent en réserve. Je veux que tout argent récolté soit utilisé dans l'intérêt public et je veux que Fo Guang Shan soit pauvre, car c'est en étant pauvre qu'on devient diligent, travailleur et combattif. Bien sûr, il en résulte que Fo Guang Shan est souvent sans un sou et c'est pourquoi, ne pouvant faire autrement, nous avons lancé la campagne « Un million de fondateurs d'école ». Chaque donateur ne verse que cent yuan par mois, pour une durée totale de trois ans. A toutes ces personnes au grand cœur, je voudrais aussi montrer que leur vie n'est pas aussi simpliste qu'ils le pensent, et qu'ils sont, eux aussi, capables de nous aider à construire des universités. Et c'est aussi une sorte de vœu, que celui de mener à bien l'éducation dont je voudrais doter la société. Aujourd'hui, ces millions de noms sont tous gravés sur la stèle, dans le campus de l'Université Fo Guang. Ne suis-je pas ainsi, en train de faire le point avec tout le monde ?

Je vous cite un exemple : Depuis ces cinquante ans, je n'ai jamais demandé au gouvernement de

nous installer une lampe, construire des toilettes ou nous donner un yuan. Je me rappelle, en 1994, durant le mandat présidentiel de M. Li Denghui, il a plu sans cesse durant des jours ; il en est résulté l' « Inondation du douze août » et la région de Kaohsiung a pris des allures de marécage. Le président vint faire une inspection, et il se contenta de dire : « Allez chercher Fo Guang Shan et la Fondation Tzu-Chi ! ».

Voyant qu'un chef de gouvernement avait tant d'estime pour Fo Guang Shan, nous nous sentîmes nous aussi, très honorés.

Je pense toujours que si je montre le bon exemple, une partie des disciples me suivra. Et c'est ainsi, qu'avec pour Credo : « le bouddhisme compte sur moi », les universités, les écoles secondaires, les primaires, de même que les maisons de radio et de télévision, les journaux, et les magazines ont vu le jour.

Deux mille jeunes gens chantent ensemble :
« Le bouddhisme compte sur nous » !

Pour toutes les pagodes construites dans le monde entier, c'est toujours moi qui dresse d'abord le projet et achète le terrain. C'est seulement ensuite que nous laissons les adeptes nous aider financièrement.

Si je ne montre pas l'exemple et si je ne suis pas persuadé que « le bouddhisme compte sur moi », comment les autres voudraient-ils porter assistance à toutes ces œuvres de Fo Guang Shan ?

Toute ma vie est centrée sur une unique pensée : « Pour le bouddhisme ! ». Je suis né les mains vides et je repartirai les mains vides. Je n'aime pas raconter ce que j'ai fait et je veux seulement passer le reste de ma vie, librement. Aujourd'hui, je me vois contraint de tout raconter clairement, comme pour des aveux et je me sens réellement humilié. Mais je me dois simplement de laisser dans l'histoire du développement du bouddhisme humaniste, des documents exacts, afin que les générations futures puissent s'y référer. Désormais, je ne dois que me conformer aux facteurs conditionnant ma vie.

Ce qui me ravit le plus est que ma conviction « Le bouddhisme compte sur moi » a été suivie et chantée par tous les jeunes monastiques et laïques dans le monde. Un jour, alors que je me présentais au milieu de la grande assemblée dharmique (quatre-vingt mille personnes), organisée par mon disciple – la vénérable Juecheng – au Stade Shad Alam en Malaisie, plus de deux mille jeunes chantaient à pleine voix « Le bouddhisme compte sur nous » : un chant si clair et si sonore que les gens avaient tous les larmes aux yeux. En voyant leur

« cœur de bodhisattva et leur force de jeunesse », qu'y aurait-il que je puisse encore regretter ?

Bien sûr, il m'arrive aussi d'être déçu : un jour, j'étais invité à un rassemblement, à Sichuan, pour prononcer un discours devant un auditoire de monastiques et de laïques. Me référant au grand tremblement de terre survenu peu de temps avant, je leur avais expliqué que nous devons vivre « pour le bouddhisme » et garder en tête cette idée : « le bouddhisme a besoin de moi ». Quand j'eus terminé, les adeptes laïques hochaient tous la tête, en signe de compréhension ; par contre, quelques monastiques, faisant preuve d'une totale ignorance me demandèrent: « Pourquoi doit-on vivre pour le bouddhisme ? » Une telle question posée par des monastiques !... Comment ne pas en être consterné ?

Avec une bonne compréhension du bouddhisme, pas d'égarement possible

A Fo Guang Shan, nous avons aussi quelques disciples égarés, parce qu'ils ne comprennent pas le « vivre pour le bouddhisme » et qu'ainsi ils ne récoltent pas assez de mérites et d'affinités. D'ailleurs, les devas eux-mêmes, subissent aussi « les cinq décadences ».

L'avenir et l'espérance du bouddhisme, faut-il les confier aux bonzes d'aujourd'hui et aux jeunes monastiques bouddhistes ? Faut-il laisser le bouddhisme compter sur moi ? Ou est-ce moi qui compte sur le bouddhisme ?

Pour l'avenir du bouddhisme, nous ne devons pas chercher à nous esquiver ; pour le bouddhisme, nous devons pouvoir sacrifier notre personne et notre vie. J'ai fait un vœu : « Pour le bouddhisme, même si je dois aller en enfer, j'y consentirai de mon plein gré. » Sinon, à quoi bon croire au bouddhisme ? C'est pourquoi, dorénavant, le bouddhisme dépend de nous tous : Monastiques et laïques, nous devons émettre le vœu de faire de notre mieux. Pour le bouddhisme, nous ne verrons pas les difficultés, ni l'intérêt personnel, ni le confort individuel. Nous devons lutter pour l'avenir du bouddhisme et conquérir les honneurs pour le bouddhisme. J'espère que tout le monde se le rappelle : le bouddhisme ne compte-t-il pas sur 'moi' - même ?

Fo Guang Shan
International Translation Center

Fo Guang Shan International Translation Center se consacre à la traduction et la diffusion des traductions de qualité des textes bouddhistes classiques ainsi que des œuvres des enseignants et érudits bouddhistes contemporains. Nous préconisons le bouddhisme humaniste et promouvons l'écriture bouddhiste qui est accessible, axée sur la communauté, et adaptée à la vie quotidienne. Sur le site FGSITC.org, vous pouvez parcourir l'ensemble de nos publications, les lire en ligne et même les télécharger gratuitement, ainsi que demander des copies imprimées pour vous ou pour votre organisation.